

Fanny Garin

La porte de
la chapelle



Aujourd'hui
(octobre)

Comme il m'a regardé froidement. Au passage de cet homme qui, rapidement, pose les yeux sur elle, la fille pourrait formuler cette phrase pour elle-même. Ou bien une phrase plus abrupte, moins littéraire, exprimant cette sorte de frémissement ressenti par elle à la rencontre accidentelle de ce regard. À moins que rien ne se formule du tout, qu'elle ne soit traversée que de ce seul frémissement. Accélération légère du cœur, oppression dans la poitrine, comme une main posée entre les seins et qui appuierait, appuierait.

Or la fille ne fait pas une colère de ce regard terni. Elle s'en attriste seulement. Son corps est trop fatigué, aujourd'hui, pour de la colère ; tandis qu'il fait encore noir, un peu nuit ; tandis que nous ne parvenons pas à voir une seule étoile en ce ciel. Ou plutôt, tandis que la fille ne cherche aucune étoile au ciel. *Il faudrait s'allonger.*

Dans la nuit, chacun reste vigilant sous les lumières des lampadaires, le corps à vif et prêt à rencontrer d'autres corps, à vif eux-aussi. Les coins d'ombre se balayent et se fouillent du regard, mais discrètement, de côté, tandis que le moindre corps assis par terre se remarque de loin. Alors on observe la fille assise au sol avec un regard froid ou curieux, peureux, par en dessous, de biais. Et la fille baisse les yeux. Mais le jour, les corps assis s'estompent. Personne ne semble plus les remarquer. Alors la fille remonte le visage, le menton, son front, ses joues, et se remet à regarder, observant de loin les silhouettes, et de près les collants fins des femmes, les marques claires et sèches de boue aux bottines et bas de pantalons.

Elle voit aussi des voitures passer, des voitures de toutes sortes, lentement, dans cette rue encombrée. Compte-t-elle celles qui sont rouges ou celles dont le rétroviseur est cassé ? Sans doute que non, compter est inutile. Compter ne fait qu'occuper les enfants qui n'ont pas toute une vie, qui n'ont pas toute une moitié de vie à laquelle réfléchir ou à tenter d'oublier. Et puis elle voit surtout les roues, le bas des voitures ; et pas la vitre recouverte de plastique noir de celle qui passe maintenant, et pas le capot luisant d'une autre. Ainsi se contente-t-elle de regarder chaussures et roues, d'observer certains des visages qui passent mais pas tous ; cela créerait bien vite une sorte de torticolis en elle, une tension rigide au cou ; et il faut faire attention, surtout ici, surtout depuis que le corps est fatigué, surtout depuis qu'il commence à faire un peu plus froid. Alors elle regarde par intermittence mais les reconnaît tout de même davantage de jour en jour. Cela ne fait pas si longtemps qu'elle se retranche ici mais elle sait déjà beaucoup de choses sur eux, trajets, sacs plus ou moins remplis, visages lassés le soir et anxieux le matin, ou inversement. Eux qui se sentent invisibles et qui dans leurs courses se mordent les lèvres, froncent leur visage, et dont elle aperçoit parfois, hasardeusement, la grimace. En revanche elle ne regarde que peu du haut de la ville, des toits et des oiseaux qui volent au-dessus d'elle. Ils seraient des présages heureux, peut-être menaçants, si elle pouvait les voir ; ou de simples perruches, noires dans leurs vols.

Ce sont des perruches vertes, dit l'homme à son fils, à ce petit corps blanc et blond qui marche maladroitement dans sa doudoune légère mais trop grande et qui – c'est ainsi – est intrigué des oiseaux depuis petit – *il donnait des coups de pieds dans mon ventre à leur passage* – son bras généralement tendu vers le ciel ou les oies, son petit doigt deux fois

mordu par le bec d'un canard sans que cela le rebute encore des oiseaux. *Elles sont de plus en plus nombreuses dans la ville, elles volent ensemble*, reprend le père, *elles ont été relâchées et se retrouvent pour survivre*, mais l'enfant oublie déjà de l'entendre, intrigué par ce grand chien qui vient, ce chien à la mâchoire féroce, carnassière, qui ne porte pas de muselière. L'enfant étend son bras vers le chien et la fille frémit de voir le bras croqué. Elle-même est faible alors elle visualise son propre bras entre les grandes mâchoires du chien féroce. Elle grimace. Mais le chien est élevé comme il faut et se maintient à une distance respectueuse de l'enfant, et se maintient à une distance respectueuse d'elle. Pas de drame aujourd'hui. L'enfant se dirige maintenant vers elle, mains ouvertes, mais le père le retient, l'appelant d'un prénom qu'elle aura vite oublié tant il était banal, accordé à la couleur blonde de ses cheveux, à sa petite peau pâle. Elle se souviendra en revanche de son regard concentré, froncé sur elle et sur les bêtes de la ville. Père et enfant reprennent maintenant leur chemin, il doit être l'heure de se diriger vers l'école. Elle revient alors brusquement au corps fatigué, au léger froid qui touche le cou, et puis elle oublie à nouveau le corps en se noyant dans des pensées qui ne concernent pourtant que les couleurs monotones des chaussures de tous ces humains qui passent, fluide gris et marron entrecoupé parfois d'un liseré ou d'un signe fluo lorsqu'il s'agit de baskets, de tennis. Elle regarde ses chaussures à elle, chaussures qui tiennent encore le coup. À peine un trou dans ce cuir et cela la rassure. Elle les nettoie, discrètement, de la manche, faisant attention à ce que personne ne remarque son mouvement, la salive qu'elle applique sur sa manche et qui nettoie, nourrit le cuir.

Et maintenant la fille secoue légèrement et discrètement ses jambes qui ont à peine bougé depuis la nuit et qui

commencent à fourmiller – *de petites bêtes qui se battent*. À moins que ces petites bêtes ne se liguent toutes ensemble contre la jambe, pour pousser la peau, sortir du corps – la fille croit sentir cela. Et maintenant les jambes de la fille redeviennent légères : la fille apprivoise sa fixité.

La fille a dormi recroquevillée et lourdement – presque sans l’habituelle vigilance qui vient avec la nuit tombée – mais s’est réveillée brusquement tandis qu’il faisait nuit, encore nuit sous ce ciel chargé, opaque, pollué. Elle est allée se positionner à sa place, à l’endroit habituel. Alors elle a senti des yeux froids, ternis, qui se posaient sur elle, et c’est ici que le récit a commencé, que je l’ai fait commencer. Mais il aurait pu commencer ailleurs, plus tôt ou plus tard, hier, avant-hier, demain.

Comme il m’a regardé froidement a ressenti la fille sans même le formuler, éprouvant seulement ce grand froid tombant, chutant à l’intérieur des poumons, de la poitrine. Ils n’étaient pas si froids d’ailleurs, ces yeux, ils étaient comme ceux qui tombent sur nous dans ces situations où nous ne sommes que des moins que rien pour l’autre. Cela arrive, parfois, d’être un moins que rien pour l’autre.

Et puis le jour s’est levé et la fille a observé la teinte rose que prenait le ciel, elle a observé ce qu’elle pouvait voir du ciel entre les immeubles lorsqu’elle pliait le cou quelques instants. Elle n’a pas vu la disparition du ciel rose concomitant à l’apparition des chaussures et des corps dans la rue. Elle a vu les chaussures et les corps. Elle a regardé à nouveau le ciel, plus tard, un peu plus tard. Il devait être huit heures et cela moutonnait un peu, cela avait des teintes bleu ciel et gris. Elle a cessé de regarder le ciel, se concentrant sur la rue, sur les passants, sur cette foule de passants qu’elle entremêle maintenant à ses pensées, maintenant à ses cheveux qui sont plus

sales que ceux de la dame qui passe mais qui frisent encore les jours de pluie, à ses chaussures à elle qui sont à peine trouées, au visage qu'elle tente de maintenir propre, comme s'il fallait – quoi qu'il en soit, qui que l'on soit – être propre, ici, dans ce quartier. Être propre quoi que l'on fasse, que l'on aille travailler dans les quartiers d'affaires – à quelques arrêts de bus d'ici – ou que l'on reste assise tout le jour, par terre, dans un coin, sur un banc. Maintenant le mot *banc* la fait frissonner, et sans qu'elle sache pourquoi.

Et maintenant elle lisse de ses doigts ses cheveux, elle se coiffe, observant distraitement le corps petit de l'enfant qui s'en va et qui paraît, de loin, demander une perruche à son père. Devrait-il l'abandonner alors, après qu'elle ait déperî de solitude ? Ou alors un chat. Le père n'est-il pas allergique aux chats ? Et puis un écureuil. A-t-on le droit en France de posséder des écureuils, répond encore le père, par des questions pour dire subtilement *non* mais sans que ce *non* soit perçu comme agressif par l'enfant – le père a dû lire cela dans un livre – tandis que leurs corps deviennent des silhouettes, que la fille souffle maintenant entre ses mains pour les chauffer et toujours discrètement. C'est octobre, il ne fait pas si froid, mais tout de même, froid dans les doigts aujourd'hui. *L'hiver* – formule un instant la fille avant de rejeter ce mot loin d'elle, refusant de penser à cela, cette saison. Alors le mot *saison* ne lui vient pas en tête, abstrait. Et lorsqu'elle ne peut s'empêcher de penser à cela, lorsque le mot *hiver* surgit (l'entend-elle, le prononce-t-elle, le frissonne-t-elle) ses mains serrent dans la poche un papier. Un papier conservé depuis qu'une femme le lui avait tendu, il y a plusieurs semaines, après avoir vu les cheveux et ongles salis de la fille ainsi qu'une petite trace rouge sous ses yeux ainsi qu'une large trace violette qu'elle avait au coin de la bouche,

lui expliquant alors qu'il s'agissait d'un lieu, d'un lieu avec de la place pour les femmes, pour les femmes exclusivement. Elle, la fille, avait ri, peut-être parce qu'elle était ivre ; et elle avait regardé cette femme dans les yeux, cherchant à lire au fond de la pupille quelque mépris, dégoût, répulsion pour ses cheveux poisseux. Et désireuse d'une certaine manière de ce regard dégoûté qu'elle n'avait finalement pas trouvé. La fille avait répondu, souriante, que cela allait – *bien dehors* – ou – *ça va ici*. Ou n'avait rien répondu mais seulement déplié son poing, saisi le papier. À moins que la fille ne soit restée immobile, silencieuse, ayant cessé de rire, et que la femme ait seulement laissé ce papier proche d'elle, à côté, que la fille ne l'ait saisi que plus tard. Alors la fille aurait serré le papier comme pour déchirer ce papier, ou le garder précieusement, ou le manger un soir. Et la femme s'en était allée avec un dos dont la fille se souvient, *comme un arbre hors des villes*.

Car les arbres ici sont tristes, observe-t-elle souvent, bien que plusieurs tiennent le coup plus que d'autres, tandis que d'autres ont l'air si faibles certains jours, rachitiques, écorce pâle et verdie. Qu'ils soient faibles ou résistants, tous éprouvent, comme elle et avec plus ou moins de violence, ce passage des corps et visages et voitures et vélos et poussettes. Mais sans qu'ils aient à se tordre le cou pour observer les visages froncés des passants, les grimaces légères et qui se multiplient à l'approche du métro, à l'approche de ce temps angoissant et serré, d'entre-deux ambigu avant le début de la journée de travail. Entre-deux temporel dont personne ne sait jamais si l'on voudrait qu'il se prolonge pour retarder le début de cette journée, ou qu'il cesse tout de suite, tant les corps sont nombreux, entassés certains matins, dans les rames de métro ou de train de banlieue. Et les arbres dehors sentent la multitude de ces mouvements, de tout leur tronc

et de toutes leurs branches plus ou moins maigres, plus ou moins chauves en cette fin d'octobre ; feuilles encore présentes mais dont la couleur ne parvient que rarement au rouge ou au fauve, se contentant d'un brun-vert-jaune qui restera jusqu'à leur chute ; jusqu'à la rencontre d'autres feuilles, au sol ; d'un très grand nombre de feuilles, balayées en direction d'un plus grand tas qu'elles viennent progressivement agrandir. Et toutes ces feuilles bientôt broyées, incinérées.

Pour l'heure, les feuilles ne sont pas encore tombées. Il faudra attendre pour cela les vents violents de novembre, la venue du vrai froid, de l'hiver – *hiver* – dont la réalité apparaît puis disparaît. Apparition dans la tête de la fille, disparition de la tête de la fille, battement de porte, courant d'air. Mais en attendant les feuilles sont là et la fille peut encore observer, de temps à autre, le mouvement léger des arbres comme une mer, comme une mer au vent léger d'octobre. C'est ce qu'elle fait maintenant, émue par ce remuement des feuilles qui fait bouger la poitrine, qui paraît atteindre l'espace de peau d'entre les seins, s'y répandre. Qui fait que l'espace autour est avalé, qu'il disparaît au profit de cette seule sensation des arbres qui fourmillent en elle, dans la peau. Et l'on ne sait combien de temps cela dure (longtemps, quelques secondes, plusieurs heures, un instant) mais cela dure un peu. Cependant, cela ne peut durer tout le jour alors tout se craquelle soudain ; tout se craquelle tandis que quelque chose se passe ; tandis que quelque chose d'infime se passe ; et le corps de la fille se fige tandis qu'elle sursaute à la vision de quelque chose d'indistinct, de quelque chose devenu flou tant il est proche des yeux ; et qui masque sa vision, et qui masque son visage. Son visage que nous ne voyons plus, dissimulé par cette chose indistincte, anodine, qui masque aux yeux de la fille arbres et vent.

Et cette chose est constituée d'un papier d'aluminium froissé enveloppant une forme rectangulaire maladroitement rattachée à une main, à un bras s'étant trop vite avancé et ayant failli toucher le corps de la fille, ayant soudain brisé le minuscule équilibre du jour. Et la fille, déséquilibrée, intérieurement chancelante, remonte ses yeux lentement, avec le cœur qui frappe l'intérieur des poumons, avec le corps qui devient faible. Elle remonte lentement ses yeux jusqu'au coude caché d'un manteau, puis lentement jusqu'au visage du corps qui tient ce paquet indistinct, cela pour prendre le temps (peut-être) de maîtriser ce qu'elle ressentira à la vue de cette personne.

Cette personne qui se trouve être une dame aux vêtements un peu usés mais non laids, à la peau du visage comme une feuille fripée ou, comme le papier d'aluminium du paquet, froissé. Et cette dame, finalement, ne procure pas plus d'émotion à la fille que cela, ni sympathie, ni peur. Et la fille prend le temps de l'observer mais sans y prendre garde, l'embrassant du regard depuis son corps à vif. Elle enregistre les yeux bleu marine, piquants, qui lui resteront en tête sans qu'elle parvienne, quelques heures plus tard, à les attribuer à quelqu'un. Elle observe aussi les lèvres dessinées sur le menton encore rond, et les cheveux coupés courts, frisottant légèrement, et clairs autrefois, sans doute, et rares – la fille observe qu'ils sont rares mais oublie aussitôt ce détail. Succession d'instantanés photographiques qui se perdent, détails insignifiants qu'elle capture sans y penser vraiment depuis son corps surpris. Et la fille reçoit aussi l'air à la fois figé et attentionné de la femme, comme celui (mais peut-être se trompe-t-elle complètement, toute chancelante qu'elle est) d'une personne qui aurait réservé sa bienveillance pour un nombre minuscule de personnes mais qui

ne s'encombrerait pas du reste (jusqu'à en être méchante, suppose la fille), comme elle ne semble pas s'encombrer de la fille aujourd'hui, lui tendant seulement ce paquet sans un mot et sans un débordement d'affect. Sans chichis, pour peu qu'on ose ce mot bizarre ; et la voilà déjà partie, cette vieille dame sans chichis, tandis que la fille sent une chaleur tiède émaner de cette chose indistincte, recouverte d'aluminium. Aluminium qu'elle enlève un peu vite tout en contrôlant sa précipitation nerveuse – *calme* – mais sans prendre garde à la sauce qui s'échappe et qui, par chance, tombe sur le trottoir. Non sur les vêtements. Le trottoir semble maintenant tout ensanglanté, poisseux peut-être, comme parfois les cheveux, tandis que la fille se lève, prend ses affaires et quitte l'endroit, afin de manger ce plat loin des regards, secrètement. Afin de calmer le corps devenu faible, ayant bêtement été effrayé – bêtement, *bêtement*. Le mot nous reste en tête.

Un endroit sans personne, murmure-t-elle. À moins qu'elle ne pense sans mot ; comme une réclamation du corps, instinctive. Et elle s'enfonce dans un tout petit parc qui se trouve presque vide. Il est encore tôt, sans doute un peu après neuf heures. Les habitués du parc ne sont pas encore de sortie. Sauf ce corps qui dort sur un banc et qui est recouvert d'un sac de couchage ou plutôt, qui dort à l'intérieur de ce sac de couchage. Et la fille évite soigneusement, superstitieuse, ce corps ; craignant qu'il ne soit mort ou qu'il ne fasse semblant d'être mort, ne se réveille d'un coup et ne saute sur elle. Ce qui ferait battre le cœur, fort, jusqu'à ne plus rien pouvoir faire, pendant quelques minutes, seulement tenter de respirer ou de reprendre ses esprits – c'est comme cela qu'on dit, *reprise des esprits*. Ou jusqu'à ce qu'ils rient ensemble – cela arrive parfois brutalement, après la peur – ou jusqu'à ce qu'elle s'enfuie, lâchant paniquée le paquet d'aluminium au sol. Or elle ne veut pas faire cela, lâcher ce paquet de nourriture au sol. Pas plus qu'elle ne veut rire avec ce corps qui semble mort.

Ainsi, et pour sans doute encore d'autres raisons qu'elle ne connaît même pas, qui ne parviennent pas à sa conscience, et que nous ne connaissons pas non plus, évite-t-elle soigneusement ce drôle de corps caché dans son sac, se demandant toutefois *est-ce un homme est-ce une femme*, et remarquant que ce corps dans son sac ressemble de plus en plus à une momie au fur et à mesure qu'elle s'éloigne de lui. *Peut-être est-il, peut-être est-elle réellement morte*. Mais la fille ce matin

n'a pas assez de vivacité pour s'occuper de cela ; d'un possible mort, d'une possible morte. Elle s'efforce de ne plus regarder ce corps, de ne plus regarder cette momie. Mais de regarder le sol puisqu'elle y marche, graviers qu'elle soulève et qui retombent. Elle s'efforce aussi d'écouter le bruit de ses pas. De regarder maintenant l'arbre aux feuilles repliées, ici. *Ses feuilles sont rabougries*, dit-elle, *mais la lumière est belle, toute dorée soudain.*

La fille est maintenant assise sur un banc dont le bois est à peine humide, un peu vert car vermoulu, mais pas trop ; si bien qu'elle n'a pas protégé son pantalon, et pas glissé quelque chose sous elle comme un carton. Si bien qu'elle frissonne juste un peu – spasme minuscule – avant de vite oublier la sensation de ce léger froid sur sa peau au travers du tissu. Si bien qu'elle pense soudain que son pantalon sera vert. Elle regarde maintenant le parc vide. Triste. Et les buissons ici, tentant de s'échapper du parc. Et puis l'herbe piétinée là. Oubliant soudain ce qu'elle fait sur ce banc, absence, et puis s'en souvenant. Alors elle sort une fourchette en plastique, petite, d'une des poches intérieures du sac et commence à manger ce plat à la tomate, au fromage, avec une sorte de pâte fine fripée, et qui lui paraît familier. Comme si elle l'avait connu, mangé autrefois. Et le plat comporte encore un peu de chaleur dans ce présent du parc, un peu de chaleur tiède qui fait du bien quelques secondes et emplit le palais. La fille mange d'abord lentement – *calme* – comme pour profiter de cette cuisine banale, ou comme pour faire semblant d'en profiter. Et puis, elle se met à penser à autre chose – regard froid de l'homme en boucle au milieu d'un visage flou et non vu, visage de la femme aux cheveux rares. Images, images, frissons et autres paroles s'adressant à l'un – *connard*. Car la colère a fini par venir. Et puis à l'autre

– *la tomate me dégoutait autrefois et maintenant ça va* – et à d'autres encore, vus hier, avant-hier. Et la fille pense aussi à l'abri qu'il faudra quitter demain, et puis à l'enfant qui regardait le ciel. Et aussi, *j'ai oublié le ciel de ce matin, chargé sans doute, et puis clair maintenant*. Rapidement, elle mâche sans plus songer au goût de ce plat sans nom ; et sans éprouver la texture molle et rugueuse par endroit, gratinée ; et oubliant de regarder ce parc, les allées moroses de ce petit parc aux arbres bien taillés, disposés ; et ayant à peine conscience du corps, de son corps qui n'a pas besoin de ses pensées pour rester vigilant, toujours sur le qui-vive, comme prenant soin d'elle-même, de sa survie. Et puis il ne fait pas encore trop froid, pas encore. Alors le corps tient bon. Et puis elle a vingt ans, et non trente, non quarante. Et puis son corps n'a pour l'instant vécu que quelques semaines dehors, dans la rue, dans ces rues. Le dégourdir quelques minutes, quelques instants à peine suffit, pour qu'il tienne le reste du jour, le reste d'une semaine.

Et que deviennent maintenant ses pensées tandis que le plat se finit, tandis qu'elle rumine la fin du plat rouge de ses petites dents encore présentes dans la bouche, de ses petites dents de fille de vingt ans qui rumine parfois des idées, qui rumine aussi souvent son absence de pensées dans le léger froid, froid, froid de ce parc. *Absence de pensées par temps clair*. Il se trouve que le temps est clair. Ou plutôt *Je ne pense à rien et puis je ne regarde rien, il n'y a rien à regarder* ; et sans formuler à elle-même cette absence de nuages au ciel. *Je ne pense à rien* mais elle pense abruptement à quelque chose qui la fait frissonner, souvenir soudain, ferme les yeux, grimace. Cela passe. Vision d'arbres sans feuilles. Hiver. *Et que faire maintenant ?* Faudrait-il déjà qu'elle retourne à l'endroit – endroit qu'elle a la sensation d'avoir quitté beaucoup trop

tôt ce matin, et cela procure une sorte de déchirement, léger. Mais n'est-ce pas le moment de faire fonctionner les jambes, de faire circuler le sang à l'intérieur du corps ? Ses jambes lui semblent lourdes. Alors elle reviendra pour l'enfant, ce soir. Elle reviendra ce soir pour sourire à l'enfant et faire que se meuvent les muscles de son visage – ils sont immobiles tant elle est seule depuis cette longue série de jours, depuis cette retraite dans ce nouveau quartier. Alors elle sourira et offrira à l'enfant, peut-être, ce petit caillou bleu qui se trouve là sous ses doigts. Oui, mais l'enfant ne veut pas prendre le caillou, on lui a déjà appris à ne jamais accepter de cadeaux d'inconnus. Or un caillou est un cadeau et la fille une inconnue. Donc ce caillou est louche, même s'il semble inoffensif, et même si sa couleur est belle, étonnante pour un caillou de parc. La fille met le caillou dans sa poche – *le garder quand même* – et puis plie très soigneusement le papier d'aluminium et le met dans la petite poche où se trouve la fourchette.

Encore un peu. Alors elle reste quelques secondes ou minutes de plus dans ce parc. *Encore un peu* ou plutôt – *pas envie de, pas envie* – alors elle reste immobile, mains glissées entre les cuisses, froid menaçant d'envahir – *froid*. Du froid se glisse dans son corps, elle visualise son corps allongé au sol, glacé. Et puis se lève brutalement ; et peut-être pour chasser cette image, et le froid, et cette sorte de fièvre qui est brutalement remontée tout au long de sa colonne vertébrale à la vue de son corps étreignant de la terre. Et puis elle se met à marcher, lentement, en prenant le temps de sentir sa respiration. Il est important de sentir sa respiration, même si cela fait entrer le froid jusqu'au ventre, jusqu'au sexe – *heureusement qu'il ne fait pas si froid* – ou plutôt – *ok, ok, pas froid* – tout comme il est important de ne pas regarder le cadavre qui se trouve sur le banc, qui se trouve toujours sur le banc, qui

s'obstine à rester sur le banc. Elle ne reviendra pas ici. Elle n'a pas assez de vivacité pour cela. Elle ne peut pas s'occuper des morts, elle ne peut pas ouvrir la fermeture Éclair d'un sac de couchage. Elle ne peut pas s'occuper de tous les morts de la ville, ni même des morts du quartier. Elle doit se sauver elle. D'abord. Avant tout. C'est comme ça. Elle referme derrière elle la barrière du parc et respire. On était enfermé dans ce parc, avec les grilles. Cela fait du bien de marcher un peu, même si le sac penche du côté droit, même si cela fait mal au dos, crispé avec le froid. Alors elle change le sac de côté et avance, toute pleine de pensées informulées ou formulées ou à moitié formulées et qui avalent les passants – *cheveux longs lisses de l'homme* – ou l'absence de passants – *rue vide*. Ou vision de rue vide et ce que cela fait au corps.

Pensées qui pensent aussi à ce plat qui lui reste sur le ventre – *trop rouge* – et qui lui donne la nausée – méchanceté de la femme. Et qui lui donne l'impression d'être poisseuse, et qui lui donne l'impression d'avoir froid. Maintenant que la tiédeur du plat s'oublie. Maintenant que l'on se sentirait presque en novembre. Même si l'on est en octobre, ce mois que l'on aime, que beaucoup aiment, avec ses sonorités et couleurs – *octobre, octobre*. Comme un sursis avant novembre. Et maintenant elle pense à un café qu'elle pourrait prendre, si elle ne venait pas tout juste de se mettre à marcher ; et elle rêve du café, de sa couleur noire – *ce n'est pas raisonnable, on prendra le café tout à l'heure* – ou plutôt, s'adressant mentalement à la tenancière du café dans lequel elle se rend fréquemment – *j'ai failli venir ce matin mais j'ai attendu jusque-là, j'avais envie de marcher, c'est important de marcher, pour les muscles, pour la tête, tu comprends* – alors qu'elle ne parle presque jamais à la tenancière, bouche close, couvrant instinctivement – mais est-ce bien de l'instinct – et

légèrement, de moitié, son visage de ses cheveux. Et la tenancière lui offre – malgré les cheveux, chaque jour ou presque, quand elle vient – un café, quelques verres d'eau, l'usage de ses toilettes. C'est agréable, cela fait du bien. Pas même besoin d'échanger une parole contre ça. Pas même besoin de sourire. Même si la fille essaie, parfois. Tentant de sourire mais les joues sont figées. Alors on dirait une grimace. C'est comme cela, quand on est seul, lorsque l'on est seule. Les muscles du visage se figent. Il faudrait s'exercer. La fille s'exerce maintenant en pensée face au miroir du café.

Dans le réel en revanche elle ne tente pas de sourire aux passants – bien que l'idée la fasse soudain rire, celle de sourire aux passants – elle aurait l'air d'une folle, elle a parfois l'air folle ; tandis que les visages des passants n'expriment rien, ils pensent peut-être, ou ne pensent pas, et la fille sourit, fort. Cela ne se fait pas mademoiselle, dirait un policier, un psychiatre, une dame ; qu'avez-vous voulu exprimer par là. Et la fille s'esclaffe soudain, et non plus intérieurement : elle rit quelques secondes, tout haut. On pourrait même dire qu'elle pouffe – *la fille maintenant pouffe* – si le mot n'était pas si laid ; et puis la fille se fige craignant qu'un passant ne l'ait vue. Mais ils sont de moins en moins nombreux au fur et à mesure que la matinée passe. Il n'est pas encore l'heure des inoccupés tandis que les travailleurs sont passés. Alors les rues de ce quartier résidentiel se vident. Alors la fille respire, et alors elle panique – elle panique soudain d'être seule dans ces rues, et sans autre corps que le sien. Alors la fille tourne dans une rue où se trouvent quelques corps qui se dirigent vers de grands immeubles bleus, eux aussi comme à la recherche d'autres corps, à la recherche d'une foule.

Et la fille se dirige vers la foule, parcourant lentement les deux ou trois kilomètres qui la mèneront à elle, pensant

maintenant à peu de choses – *peut-on songer toute la journée* – ou ne les formulant pas – *images, images* – revoyant la femme aux cheveux frisottant et dont le visage lui semble maintenant de cire, ainsi que l’homme dont elle n’a conservé aucune image. Tandis que l’enfant – son regard, sa démarche qui dodelinait – reste. Entourée de ces images mais aussi de ces images disparues, enfouies, qui doivent bien se loger quelque part, la fille marche instinctivement vers d’autres corps. Ce pourrait être comme pour oublier le sien, sa nausée après le déjeuner trop tôt pris, composé de trop de matière rouge. Comme pour paradoxalement chercher quelque chose qui pourrait être une sensation, mais légère. Pas brutale. Comme un vertige ressenti, connu et recherché, encore, fréquemment, de se sentir perdue au milieu de la foule ; et fatiguée, et vulnérable au milieu de ces corps à la trajectoire nette. Vertige avant de s’enfuir vers l’endroit *son endroit*. Avant de retrouver *son endroit*. Mais pour éprouver ce vertige il est nécessaire de marcher, longtemps, au bord de rues au sein desquelles les voitures filent, de s’approcher des grands immeubles bleus, en verre, futuristes. *Comme cela est fascinant et laid* – ou plutôt, s’adressant de nouveau à la tenancière – *cet endroit me fascine et me dégoûte, je ne peux pas m’empêcher d’y aller, souvent, mais parfois je n’y vais pas plusieurs jours de suite* – ou à l’enfant – *sais-tu qu’il existe des endroits différents, sans immeubles et sans autant de maisons, oui, bien sûr que tu les connais, avec les oiseaux et les chemins de terre, oui, avec ta petite figure pâlotte ; tu les connais comme tu connais ces immenses immeubles bleus depuis ton petit corps*. Ces immeubles vers lesquels elle se dirige, quitte à délaissier quelques heures les petites maisons de ce quartier calme qu’elle a, justement, choisi pour son calme – *calme* – et pour les pères de famille, les enfants, les vieilles dames ; et pour

les poignées de nuits qu'elle passe sans avoir peur, trop peur, juste un peu.

Alors elle marche, lente, avec le sac qu'elle change régulièrement de côté, dès que la lanière appuie trop sur la chair. Et la fille ne croise le regard de personne, tout le monde se dirigeant comme elle vers ces immeubles immenses qui contiennent trop de personnes – des caves jusqu'au ciel. Et même si quelqu'un venait dans l'autre sens, la fille ne croiserait pas son regard – yeux de la fille au sol – et puis personne ne se regarde, dans cette ville. Et surtout, elle ne veut pas croiser de regard aujourd'hui ; croiser un regard est violent certains jours. Bouleversant. Et elle ne veut pas être bouleversée, mise à sac – *il faut faire attention* – alors elle marche, les yeux et le menton baissés, sentant seulement le vent léger attaquer le visage. Visage qu'elle regardera attentivement dans le miroir du café, aujourd'hui, le nettoyant un peu, observant les minuscules rides précoces qu'elle attribue à la rue, au vent, au-dehors, et qui viennent, oui, sans doute de là. De la rue, du dehors, de toutes les rues, et puis de cette rue large, de plus en plus sombre au fur et à mesure que les immeubles grandissent, que les maisons et moyens immeubles fuient, comme si le ciel fuyait aussi, moins visible. Rue dans laquelle elle marche jusqu'à se retrouver, presque brutalement, sur l'immense esplanade.

Il fait maintenant soleil sur cette immense esplanade. C'est un peu comme si le soleil avait surgi précipitamment au moment où la fille franchissait le seuil de l'esplanade, esplanade si grande que la foule n'y ressemble pas à une foule, s'y dissémine en petits tas, en minuscules troupeaux, en petits points mouvants. Petits points noirs – ce sont les costumes – sur le sol clair en bois. *C'est comme une fourmière* dirait-elle. *Les humains sont de petites fourmis* dit-elle